

Le Théâtre de la Liberté : le progrès par la résistance

Élizabeth Adel

Numéro 163 (2), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Adel, É. (2017). Le Théâtre de la Liberté : le progrès par la résistance. *Jeu*, (163), 76–79.



Suicide Note from Palestine, créé et mis en scène par Nabil Al-Raei et Micaela Miranda. Spectacle du Théâtre de la Liberté de Jénine (Palestine). Sur la photo : Christin Hodali et Ahmad Al-Rokh. © The Freedom Theatre

LE THÉÂTRE DE LA LIBERTÉ : LE PROGRÈS PAR LA RÉSISTANCE

Élizabeth Adel

Le Théâtre de la Liberté de Jénine, en Palestine, s'ancre dans sa communauté et cherche à y engendrer des changements sociaux. Les artistes et les intervenants rencontrés sur place dressent un portrait complexe de cet organisme né en marge d'un conflit interminable, qui n'est considéré qu'à travers la loupe déformante des médias.

Le directeur artistique Nabil Al-Raee, rencontré en 2013, résume ainsi l'histoire du Théâtre de la Liberté : « Tout commence quand arrive à Jénine¹ Arna Mer-Khamis, une Israélienne juive mariée à un Palestinien. Se sentant coupable de l'occupation israélienne qui perdure, elle décide de s'impliquer au sein de la communauté locale. Elle crée des activités culturelles avec les enfants du camp de réfugiés et finit par fonder le Stone Theatre. Son fils Juliano Mer-Khamis, un acteur très apprécié en Israël, lui apporte son aide. Lorsqu'Arna meurt en 1995, le rythme des activités culturelles ralentit, car Juliano est incapable de prendre les rênes du théâtre seul. Les étudiants d'Arna grandissent et, à l'aube de la Seconde Intifada², la vie dans le camp se détériore. Les étudiants deviennent des combattants et, en 2002, lors de l'invasion du camp par l'armée israélienne, tous, sauf un, meurent au combat. Juliano revient par la suite à Jénine et rencontre l'unique survivant, Zakaria Zubeidi, dans le but de réaliser un film (*Arna's Children*) sur les étudiants devenus martyrs. Les deux hommes décident alors de réinstaurer ensemble une vie culturelle à Jénine et fondent le Théâtre de la Liberté en 2006. »

1. Ville palestinienne située dans le nord de la Cisjordanie. Un camp de réfugiés y est annexé, dans lequel se trouve le Théâtre de la Liberté.

2. Soulèvement populaire palestinien armé contre Israël de 2000 à 2005.



Suicide Note from Palestine, créé et mis en scène par Nabil Al-Raei et Micaela Miranda. Spectacle du Théâtre de la Liberté de Jénine (Palestine). Sur la photo : Christin Hodali. © The Freedom Theatre

Le 4 avril 2011, l'organisme subit une autre tragédie: Juliano Mer-Khamis est abattu devant le théâtre par un individu cagoulé, qui ne sera jamais identifié. La compagnie perd un mentor, un militant et un artiste extrêmement talentueux: «Nous nous portons mieux aujourd'hui, me dit Al-Raei, mais à l'approche de l'anniversaire de sa mort, nous ne savons pas comment gérer les émotions qui nous assaillent. On ne sait jamais qui est le prochain. Après le meurtre, nous sommes presque devenus fous. Je suis allé en prison pendant 40 jours en Israël. Les autorités me demandaient avec insistance pourquoi je l'avais tué. Mais je suis tellement content d'être encore ici en train de travailler et d'honorer son professionnalisme et sa façon de penser.»

Comment se porte le Théâtre de la Liberté aujourd'hui? C'est Jonathan Stanczak, le directeur administratif d'origine suédoise, qui répond: «Il reste beaucoup de travail à faire. Notre objectif est d'établir une "culture culturelle" à Jénine et dans les environs, d'où provient la majorité de notre public. Ce milieu est très conservateur. Comme Juliano le disait toujours, il est plus difficile de développer un public que des acteurs. Pour que les gens s'engagent davantage dans ce discours critique qu'on tente de générer avec notre travail artistique, il faut les former.»

L'ÉCOLE DE THÉÂTRE

Micaela Miranda, enseignante d'origine portugaise, se joint à la discussion qui porte sur

le recrutement des étudiants et le type de pièces proposées par la compagnie. Il n'y a actuellement que quatre étudiants, tous des hommes.

NABIL AL-RAEI—C'est un gros défi d'ouvrir une classe. C'est difficile pour les garçons de s'y inscrire, mais encore plus pour les filles, à cause de la pression de leur entourage.

MICAELA MIRANDA—Il y a des jeunes qui ne savent pas ce qu'est le théâtre. Ils veulent juste se trouver un nouvel espace de vie. Ils voient un acteur à la télévision, et nous disent que c'est ce qu'ils veulent faire. Alors nous prenons le temps de leur montrer quel genre d'engagement cela réclame.

N. A.-R. — Nous avons souvent créé nos propres pièces et nous sommes plusieurs fois inspirés de textes existants. La production *A Suicide Note from Palestine*, qui est actuellement à l'affiche, est inspirée du texte *4.48 Psychose* de Sarah Kane. Nous en avons fait une relecture complète; ce n'est donc pas une adaptation.

M. M.—Il n'y a personne ici qui pense au suicide comme le fait Sarah Kane, mais son absence d'espoir représente pour nous la pensée collective du peuple palestinien.

N. A.-R. —Je pense qu'il faut toujours qu'il y ait des éléments qui bousculent le public dans ce que nous proposons; il ne faut surtout pas avoir peur de choquer. Mais, lorsque nous



voyageons à l'extérieur du pays, il y a des limites par rapport aux cultures étrangères. L'idée est de créer différentes interprétations qui nous sont propres, mais nous ne pouvons pas attaquer une autre culture, et ce, même si nous faisons du théâtre de résistance. Il doit toujours y avoir du respect et une volonté de communiquer.

L'entretien se poursuit avec Saber, un étudiant en deuxième année au regard allumé. Il dit que le théâtre a changé sa vie et qu'il se considère comme chanceux d'être étudiant à l'école. Selon lui, le Théâtre de la Liberté porte bien son nom car, faire du théâtre, c'est se sentir libre de s'exprimer sans vivre d'oppression. Le théâtre est une alternative à la violence physique, une façon d'agir pour éveiller les consciences et, aussi, un défoulement. Il décrit trois types d'occupation desquels les Palestiniens doivent s'affranchir et qu'il est très important de distinguer. Il y a d'abord l'occupation mentale, celle que le peuple palestinien s'inflige à lui-même. Saber fait référence aux valeurs rétrogrades dans lesquelles les citoyens s'enlisent: par exemple, l'idée voulant que le théâtre mixte connote d'emblée le vice sexuel. Il y a aussi



Suicide Note from Palestine, créé et mis en scène par Nabil Al-Raei et Micaela Miranda. Spectacle du Théâtre de la Liberté de Jénine (Palestine). Sur la photo : Christin Hodali et Saber Shreim. © The Freedom Theatre

la peur des conséquences d'une prise de parole publique, puisqu'il y a possibilité de représailles des autorités israéliennes et palestiniennes. Lorsqu'ils s'affranchiront de cette première occupation, ils seront prêts à affronter la deuxième : celle commise par les dirigeants palestiniens corrompus. Lorsqu'il y aura eu un nettoyage sur le plan politique, ils seront prêts à se défaire de la troisième : l'occupation israélienne.

PARCOURIR LE MONDE

Le Théâtre de la Liberté, partenaire de grandes institutions, comme la Schaubühne, a la chance de se produire hors de la Palestine. Qu'en est-il des réactions du public étranger ? « Ce qui est terrible dans le fait de voyager à l'extérieur en tant que Palestinien, lance Nabil Al-Raei, c'est d'entendre les gens applaudir constamment que parce que, justement, on est Palestiniens. Excusez-nous, mais on est ici pour faire de l'art, et le nôtre est empreint de résistance. Vous trouvez ça bon, vous le dites. Vous trouvez ça mauvais, vous le dites aussi. D'ailleurs, les réactions positives surviennent surtout grâce aux discussions après les spectacles. Beaucoup ne comprennent pas la situation

politique. Se produire à l'étranger est merveilleux parce qu'on peut réellement se présenter et partager. Les gens échangent alors avec nous comme avec n'importe qui. Non, nous ne sommes pas nés avec trois oreilles ! Je suis désolé d'être cynique, mais c'est souvent ce que je ressens. »

Sa réponse est intéressante. Comme si, parce que ce théâtre a été créé – et œuvre – dans un contexte difficile, le monde extérieur aurait tendance à le considérer comme marginal et à le placer sur un piédestal qui n'a pas lieu d'être. Je ne m'exclus pas du lot : est-ce en partie ce type de fascination qui m'a amenée ici ? Ce théâtre est-il si différent de celui qu'on présente à l'Espace Libre, par exemple ? La réponse limpide de Miranda met fin à la fois à mon questionnement et à l'entretien : « Si on travaillait au Canada, on parlerait des problèmes comme l'individualisme et le capitalisme exacerbé. Les problèmes sociaux ne sont pas réservés à la Palestine. »

À Montréal, le milieu artistique fonctionne sur le mode « chacun pour soi », même si plusieurs artistes soutiennent le contraire. Le nombre de compagnies créées par la relève qui ne parvient pas à se faire une

place dans le milieu en est un exemple flagrant. En Palestine, l'entraide est une question de survie culturelle. Les mots de Jonathan Stanczak me reviennent : « On est ici aujourd'hui parce que le Théâtre a été créé à travers l'histoire du camp et de ses luttes politiques. Notre présence génère dans la communauté une identité plus forte, une meilleure compréhension de l'histoire collective. On peut aussi servir d'exemple pour des institutions culturelles ailleurs dans le monde qui veulent rendre leur société plus juste, au lieu d'être englobées dans le monde du divertissement. » ●

Élizabeth Adel est diplômée de l'UQAM en études théâtrales. Elle est libraire depuis plusieurs années et navigue entre le journalisme culturel et le métier de critique. Passionnée des scènes étrangères, elle a notamment voyagé pendant trois mois en Israël et en Palestine.